DEUXIÈME ANNÉE
N° 9



27 FÉVRIER 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

« Dis-moi, manant, qui a osé ériger cette forteresse ? » (voir page 12)

TINTIN vous parle

Bonjour, les amis !

On vient de me raconter une histoire amusante...

Une vieille dame anglaise décide de faire un voyage en chemin de fer. Sitôt installée dans son compartiment, elle présente, au contrôleur, un ticket qui offre toutes les apparences d'une grande vieillesse. Examinant le bout de carton avec une méfiance bien compréhensible, l'employé s'aperçoit qu'il porte le millésime 1898 !...

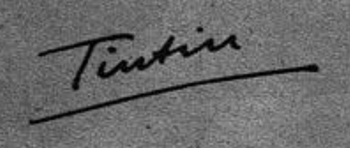
Renseignement pris, il s'avéra toutefois que ce ticket vieux de près de cinquante ans, était encore parfaitement valable, la société des chemins de fer n'ayant pas, à l'époque dont il s'agit, fixé de délai pour son utilisation. Quant à la vieille dame, elle déclara candidement qu'elle l'avait acheté en PREVISION d'un voyage éventuel et qu'elle n'avait jusqu'à présent, jamais eu l'occasion de l'utiliser.

Sous un aspect risible, cette conduite témoigne d'une vertu, qui paraît aujourd'hui bien négligée : la prévoyance.

Viendrait-il encore à l'idée de nos jeunes gens de réfléchir à ce dont ils auront besoin demain, après demain ou dans six mois ?...

Non, ils vivent au jour le jour, quand ce n'est pas simplement à la « va-comme-je-te-pousse » ! Voilà qui dénote une imprudence bien coupable. Pensons donc un peu plus à l'avenir et l'avenir ne nous décevra pas.

Bonne poignée de mains !





Comment allez-vous, les amis ? Non, rassurez-vous, vos nombreuses questions ne m'ennuient pas le moins du monde, et si plusieurs d'entre vous paraissent ne pas encore savoir exactement quelle est la marche à suivre pour faire partie du club, c'est que je ne me suis pas exprimé avec la clarté et la précision souhaitables.

Je vais donc aujourd'hui récapituler brièvement ce que j'ai dit au cours de ces dernières semaines.

1° Pour faire partie du Club, il suffit d'en adresser la demande, **par écrit, au bureau du Journal,** 55, rue du Lombard, à Bruxelles. Les correspondants voudront bien mentionner dans leur lettre, leurs **prénoms, nom, adresse complète et date de naissance.** Ils y joindront une **photo** au format carte d'identité qui devra figurer sur leur carte de membre.

2° La dite carte de membre et l'insigne leur seront **envoyés contre versement préalable** au C. C. P. n° 1909.16 (Editions du Lombard) des montants suivants :

a) 20 Frs. pour le droit d'inscription. Je vous rappelle cependant que l'inscription est gratuite pour les abonnés au Journal.

b) 15 Frs. pour l'insigne.

3° Il est permis de s'inscrire au Club **individuellement.** Les membres isolés seront avertis, par la suite, du groupe local dont ils font partie et auquel ils se joindront **s'ils le veulent.**

4° Tout membre du Club, s'engage solennellement à respecter le code d'honneur figurant au verso de la carte d'affiliation.

5° La carte d'affiliation ne sera valable que si elle porte la signature du titulaire ainsi que celle de Tintin.

6° Les membres du Club **éliront leur président et se choisiront un local.** Le groupe sera **éventuellement divisé en sections** (Marine, aviation, philatélie, sports, etc.) dont la création est laissée **à l'initiative des membres.**

Et voilà, les amis. Je crois que c'est là l'essentiel ! S'il reste encore l'un ou l'autre point obscur, n'hésitez pas à m'écrire.

Vos lettres me font toujours grand plaisir !

TINTIN.

ABONNEMENTS :

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

Trois mois	**Fr. B.**	**47**
Six mois	**Fr. B.**	**90**
Un an	**Fr. B.**	**175**

Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50

Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boite postale 14.

Trois mois	**fr. fr. 150**	**moins**	**fr. fr. 142**
Six mois .	**fr. fr. 290**	**5 %.**	**fr. fr. 275**
Un an . .	**fr. fr. 560**	**soit :**	**fr. fr. 530**

TINTIN. — Administration et Rédaction : 55, rue du Lombard à Bruxelles.
Edit.-Directeur : Raymond Leblanc.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez.
Imprimeur : Etablissements Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU »; il sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).



MON COURRIER

F. de B. de Godinne. — Les rubriques « Tintin Sports » des numéros 7 et 8 ne répondent-elles pas à ta demande ? Cordiale poignée de main.

ANDRE HENRARD de Grand Axhe. — Ton impatience me fait plaisir. Oui, « Les cigares du Pharaon » et « Le Sceptre d'Ottokar » seront bientôt réédités. Tu pourras te les procurer au Bureau du Journal. Cordialement à toi.

RENNY WELLINGTON. — Ton idée de papier à lettre est excellente, nous l'étudierons avec soin. Amitiés.

F. HUGGENBERGER de Forest. — Ta demande me prend un peu au dépourvu. Je connais effectivement la série de romans d'aventures que tu me signales, mais il m'est difficile de t'en conseiller ou déconseiller la lecture sans te connaître personnellement. Demande plutôt l'avis de tes parents ou de tes professeurs. Cordialement à toi.

GHISLAIN HAUVIN. — Oui, bien sûr, envoie-moi des mots croisés, cela me fera plaisir. Ta charade est amusante, merci. Corentin Feldoé est un personnage imaginaire. « Les cigares du Pharaon » seront réédités prochainement et tu pourras t'en procurer l'album au bureau du Journal. Il m'est malheureusement impossible de t'indiquer la façon correcte de dresser un chien ; cette question n'est pas de ma compétence. Bonne poignée de main.

SERGE ROELANDTS de Tournai. — La demande que tu m'adresses prouve ton bon cœur, mais, hélas, il est hors de mon pouvoir de l'exaucer. Les conteurs ne sont pas des faiseurs de miracles. Bien amicalement à toi.

RAYMOND BRANDSTEERT de Jette. — Il nous est impossible d'effectuer l'échange que tu nous proposes. Sans rancune et cordiale poignée de main.

LILY PORTUGALS de Ans. — Ta longue lettre m'est bien parvenue. Je réponds ci-dessous à tes questions. Je n'ai pas encore 20 ans mais j'ai plus de 15 ans. Monsieur Tournesol est, dans la réalité, comme le représentent les dessins de Hergé. Je crains fort que sa surdité soit inguérissable. Tu te trompes en croyant que Milou a perdu le pouvoir de la parole. Relis attentivement les dernières planches du « Temple du Soleil » et tu t'apercevras de ton erreur. Amitiés.

GUY BEMELEN de Bruxelles II. — Je suis très heureux que notre histoire de cow-boy te plaise. Ton bonjour a été transmis au Capitaine Haddock, au Major Wings et à Milou. Cordialement à toi.

HYWEL DUCK, Kings's School. Canterbury (Kent) England. — Nous avons déjà de nombreux lecteurs en Angleterre et il est fort possible qu'ils aient constitué un Club. Tu peux t'adresser pour renseignements à deux de nos fidèles correspondants de là-bas : R. et L. BLACKBURN, Todmorgen (Lancs). Amitiés.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :

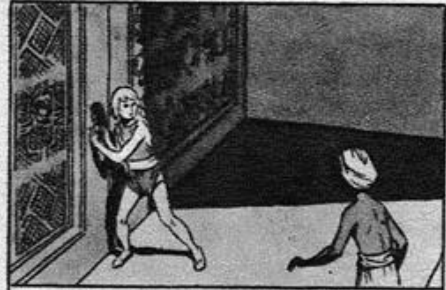


Pour les amis français :
TINTIN — Paris. Boite postale 14.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

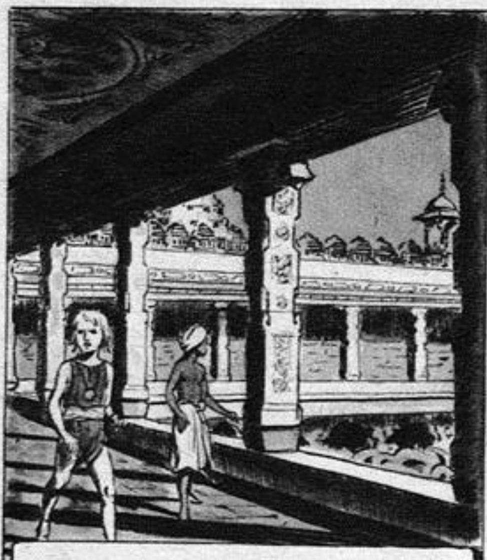
Texte et dessins de PAUL CUVELIER























(A suivre.)



Mon cher Caméléon.

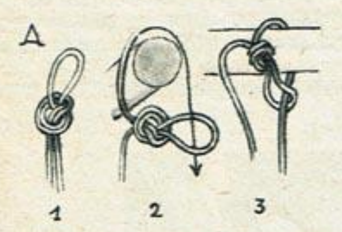
J'ESPERE que le plat de nœuds que je t'ai servi la semaine dernière ne t'est pas resté sur l'estomac. « Crevette électrique » me demande de lui donner aujourd'hui, pour varier, quelque chose de moins coriace que les nœuds classiques.

Si tu veux bien nous allons donc aborder ensemble le problème des « nœuds d'évadés ».

Supposons que tu te trouves dans un lieu surélevé (faite d'un arbre, rocher, balcon, etc.) dont la hauteur soit telle que tu ne puisses en sauter sans risquer de te casser une jambe ou un bras.

Grâce au Ciel, tu as sur toi un lasso. Si sa longueur équivaut au double de la distance qui sépare du sol l'endroit où tu es placé, le problème est relativement simple. Il te suffit de faire l'un des nœuds suivants :

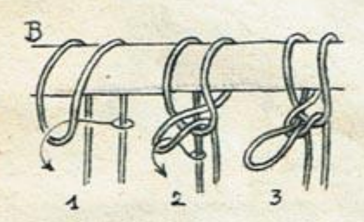
1°) Effectue une boucle quelconque (mais non coulissante : bec d'oiseau ou de chaise) au milieu de la corde, passe l'un des deux brins libres (peu importe lequel), d'abord autour de la branche ou de la poutre qui te sert de point fixe, et ensuite dans la boucle elle-même. Descends SUR CETTE MOITIE DE CORDE. Une fois que tu auras atteint le sol, il te suffira d'exercer une secousse décidée sur l'autre brin pour défaire rapidement ton nœud et récupérer la corde. (croquis A).



L'opération que je viens de te décrire présente l'avantage d'une grande sécurité mais, en revanche, elle rend parfois le nœud difficile à défaire, surtout si ton poids dépasse la moyenne normale.

2°) Il existe un autre procédé qui consiste à passer la ganse par dessus le point fixe ; à faire une autre ganse sur un des brins libres et à la passer dans la première ; à bien la fixer contre le point fixe, à effectuer enfin une dernière ganse dans le brin libre, ganse que tu passeras dans la 2me, et à serrer ensuite le tout en tirant vigoureusement sur le premier brin.

Il te suffira de descendre le long de celui-ci et pour défaire les nœuds d'exercer une traction vigoureuse sur l'autre brin. (croquis B).



Là, le nœud est toujours très facile à défaire mais il peut arriver que l'on se trompe de brin dans la descente ! Cette erreur n'est pas sans gravité car elle te conduirait à descendre beaucoup plus vite que tu ne désirerais !

Comme tu l'auras sans doute remarqué toi-même, rien ne t'empêcherait de remplacer le second brin par une ficelle solide. Il n'est en effet destiné qu'à supporter la traction dont l'objet sera de défaire le nœud.

∴

Si tu ne possèdes qu'un lasso dont la longueur équivaut à la distance qui sépare ton perchoir du sol, le problème de la descente devient évidemment beaucoup plus compliqué. Je laisse à ta sagacité le soin de le résoudre. Envoie-moi la solution que tu auras trouvée ; si elle est bonne elle sera publiée. Mais de grâce, fais attention lorsque tu voudras la mettre en pratique, de ne pas te briser les os.

Fraternel salut scout.

BISON SERVIABLE.

Ch. DEBEUR. — Excuse-moi si je ne te réponds qu'aujourd'hui ; ta lettre m'est parvenue avec un certain retard. Le bois le plus indiqué est le frêne : à défaut de frêne, choisis du noisetier. Je parlerai prochainement de la fabrication de « staff » et « tumbstick ». A bientôt.

Hector SANDRON. — Adresse toi à la F. S. C., 21, rue de Dublin à BRUXELLES. Merci pour tes vœux, je t'adresse les miens très chaleureusement.











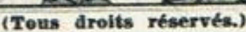














LOUIS DUMONT, Mont-sous-Marchiennes. — Nous parlerons un peu plus tard du téléphone électrique.

Hans Durieux, à Hyon Ciply. — Oui, nous réaliserons bientôt ensemble un télégraphe électrique.

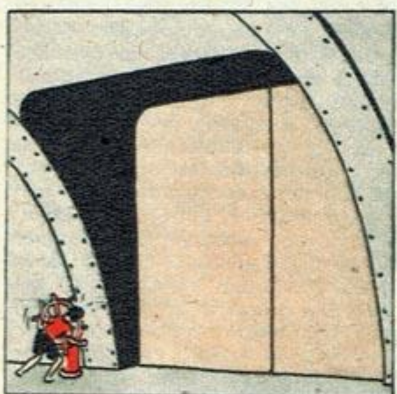
Paul Moises, à Mery. — Nous nous attellerons prochainement à la construction d'un petit poste de T.S.F. à galène. Prends patience !

Pierre Brassine, à Etterbeek. — Je te donne ci-dessous le moyen de réaliser en appartement le petit téléphone qui t'a tant intéressé, ainsi d'ailleurs que beaucoup d'autres de nos amis. Naturellement, il ne faut pas songer à faire exécuter de nombreux détours à notre ligne téléphonique. Je répète que le fil doit être bien droit et tendu. Les deux postes peuvent donc se trouver soit dans deux pièces d'un même étage, se trouvant le long d'un même mur de la maison, soit dans deux pièces situées l'une au-dessus de l'autre: dans ce dernier cas on les fixera aux murs. Pour traverser les cloisons ou les planchers, il suffit de faire un trou, bien dans l'alignement et de la grosseur d'un crayon: il sera presque invisible. Le fil devra passer dans le trou sans en toucher les parois; on pourra, pour éviter les courants d'air, tasser légèrement un peu d'ouate autour du fil.

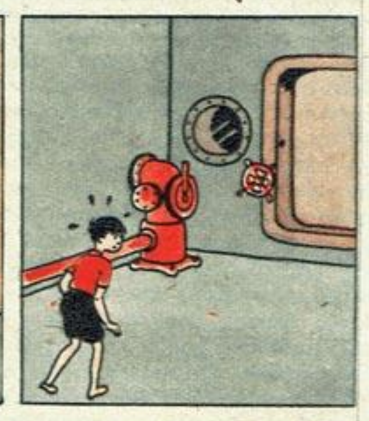
... DU MYSTÈRE
...Jo, Zette et Jocko



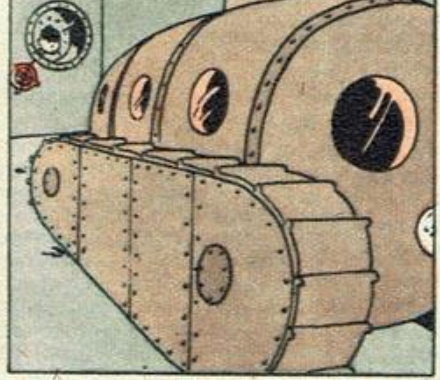








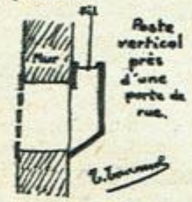




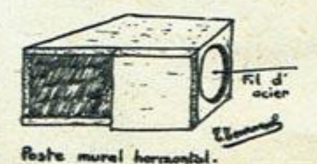


(A suivre.)

ce qui ne l'empêchera nullement de vibrer. Le fil sera *métallique* (un fin fil d'acier comme ceux qui composent les câbles de freins de vélos). Le diaphragme sera également en métal (un couvercle et un fond de boîte en fer blanc), et soigneusement adapté à une sorte de coffrage en bois, formant le poste téléphonique. Il faut, bien entendu, donner à ce poste une forme agréable, pour qu'il ne dépare pas l'appartement, et le vernir ou le peindre.



Cette installation est très pratique, par exemple entre une salle à manger et une cuisine en sous-sol; entre un magasin et l'appartement du dessus. Je l'ai utilisée avec succès entre un appartement au premier étage et la porte de rue, suivant le petit croquis que vous avez sous les yeux (j'avais ainsi et à



très bon compte, un parlophone, aussi parfait que ceux des immeubles ultra-modernes.) J'en ai même placé une entre mon bureau et mon atelier. Son rendement est très satisfaisant, et on ne peut vraiment pas dire qu'elle coûte cher !

T. Tournesol



PETITE HISTOIRE DES JEUX OLYMPIQUES

Les dieux des Grecs étaient des dieux musclés. Apollon, dont les traits frappent au loin, avait exterminé les Cyclopes à coups de flèches — Zeus (Jupiter) avait précipité les Titans dans le Tartare — Poséidôn (Neptune) conduisait lui-même, sur les vagues, son char tiré par des chevaux à crinière d'or.

Les héros (demi-dieux) ne le cédaient en rien aux dieux. On connait les exploits d'Héraclès (Hercule) — Achille, aux pieds rapides, excellait à la course — Donysos (Bacchus) avait été d'un grand secours à Zeus dans sa lutte contre les géants. — Enée combattit vaillamment durant le siège de Troie. — Persée vainquit Méduse, enfourcha Pégase, le cheval ailé, et délivra Andromède exposée à la fureur d'un monstre marin.

∴

Les dieux sont des exemples et des modèles. Les Grecs s'efforcèrent tout naturellement d'imiter leurs divinités. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire grecque, on trouve, tant chez les pâtres et les agriculteurs que chez les soldats, le goût de la gymnastique. Les Athéniens y cherchaient, outre le développement de la force et de la santé, le perfectionnement de la beauté physique. Platon rêvait, pour l'homme la double perfection du corps et de l'esprit, que l'on poursuivait en même temps dans les gymnases. MENS SANA IN CORPORE SANO, a dit plus tard Juvénal = Un esprit sain dans un corps sain.

∴

En cultivant la gymnastique et les délassements physiques, les Grecs, ardents patriotes, avaient conscience d'honorer au mieux leur cité chérie. En cas de besoin, ils sauraient la défendre avec des forces accrues.

On peut voir au musée d'Amiens une peinture décorative de Puvis de Chavannes intitulée « Ludus pro patria », le jeu pour la Patrie — Des jeunes gens s'exercent à des jeux athlétiques en prévision des services que la patrie pourra exiger d'eux. Savez-vous, amis lecteurs, qu'il y eut en France, après les désastres de 1870 (la France avait été écrasée par la Prusse) une véritable renaissance de l'éducation physique ? La jeunesse française voulait mettre toute son énergie à la disposition du pays.

∴

S'ils avaient connu l'histoire, les chefs de notre armée auraient probablement favorisé la pratique du sport et de la culture physique dans nos régiments. Mais sans doute l'ignoraient-ils puisque très peu de chose se fit dans ce domaine. Le graissage des harnais, la corvée patates et l'entretien des « cassettes » jouissaient de tant de faveurs qu'il ne restait presque plus rien pour l'éducation physique. Sauf dans quelques régiments (parmi lesquels je me plais à citer le 11me d'artillerie et le 1er grenadiers) le sport était généralement méprisé.

Il semble cependant qu'on assiste à un heureux revirement dans notre sympathique armée de 1947. Le sport commence à y être apprécié et plusieurs des nôtres se firent remarquer récemment aux jeux interalliés de Berlin.

Mais revenons aux habitants de la Grèce primitive.



Pour devenir semblables à leurs dieux et pour augmenter une vigueur dont la cité aurait peut-être besoin tôt ou tard, les Grecs pratiquaient la gymnastique, la danse, la lutte, les lancements du disque et du javelot, les sauts et la course à pied.

Quelques huits cents ans avant Jésus-Christ, donc à une époque où nos régions étaient encore plongées pour des siècles dans l'ignorance et la barbarie, il n'y eut plus de fête, plus de réunion religieuse ou d'agrément dont les rencontres athlétiques ne fussent le motif principal. Bientôt ces concours fortuits se régularisèrent et eurent lieu à dates fixes ; les plus anciens et les plus illustres sont incontestablement les Jeux Olympiques, ainsi appelés parce qu'ils se déroulèrent à Olympie, dans le Péloponèse.

(A suivre).

LA GUERRE DES MONDES

DE H.G. WELLS

LES Marsiens étaient pourvus, selon toute apparence, d'une sorte d'organe de l'ouïe, un unique tympan rond placé derrière leur tête, et d'yeux ayant une portée visuelle peu sensiblement différente de la nôtre, excepté que, selon Philips, le bleu et le violet devaient leur paraître noir.

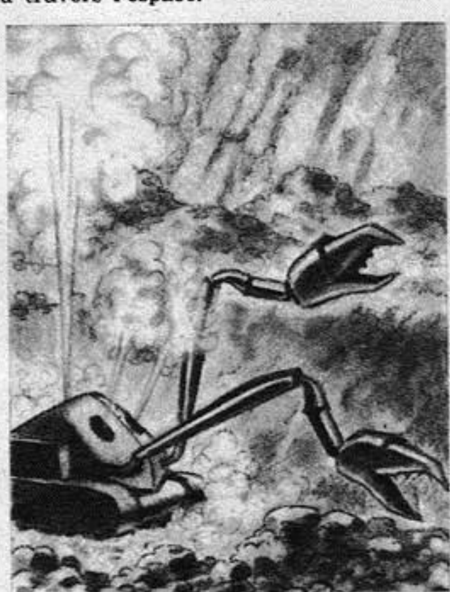
On suppose généralement qu'ils communiquaient entre eux par des sons et des gesticulations tentaculaires; c'est ce qui est affirmé, du moins, dans la brochure remarquable, mais hâtivement rédigée — écrite évidemment par quelqu'un qui ne fut pas témoin oculaire des mouvements des Marsiens — à laquelle j'ai déjà fait allusion et qui a été, jusqu'ici, la principale source d'information concernant ces êtres. Or, aucun de ceux qui survécurent ne vit mieux que moi les Marsiens à l'œuvre, sans que je veuille pour cela me glorifier d'une circonstance purement accidentelle, mais le fait est exact. Aussi je puis affirmer que je les ai maintes fois observés de très près, que j'ai vu quatre, cinq et une fois six d'entre eux, exécutant indolemment ensemble les opérations les plus compliquées et les plus élaborées, sans le moindre son ni le moindre geste.

Je peux prétendre à une connaissance au moins élémentaire de la psychologie et à ce sujet je suis convaincu — aussi fermement qu'il est possible de l'être — que les Marsiens échangeaient leurs pensées sans aucun intermédiaire physique et j'ai acquis cette conviction malgré mes doutes antérieurs et de fortes préventions. Avant l'invasion marsienne, comme quelque lecteur se le rappellera peut-être, j'avais, avec quelque véhémence, essayé de réfuter la transmission de la pensée et les théories télépathiques.

Les Marsiens ne portaient aucun vêtement. Leurs idées sur le décorum et les ornements extérieurs étaient nécessairement différentes des nôtres et ils n'étaient pas seulement beaucoup moins sensibles aux changements de température que nous ne le sommes, mais les changements de pressions atmosphérique ne semblent pas avoir sérieusement affecté leur santé. Pourtant, s'ils ne portaient aucun vêtement, d'autres additions artificielles à leurs ressources corporelles leur donnaient une grande supériorité sur l'homme. Nous autres, humains, avec nos cycles et nos patins de route, avec les machines volantes Lilienthal, avec nos bâtons et nos canons, ne sommes encore qu'au début de l'évolution au terme de laquelle les Marsiens sont parvenus. En réalité, ils se sont transformés en simples cerveaux, revêtant des corps divers suivant leurs besoins différents, de la même façon que nous revêtons nos divers costumes et prenons une bicyclette pour une course pressée ou un parapluie s'il pleut. Rien peut-être, dans tous leurs appareils, n'est plus surprenant pour l'homme que l'absence de la *roue*, ce trait dominant de presque tous les mécanismes humains. Parmi toutes les choses qu'ils apportèrent sur la terre, rien n'indique qu'ils emploient le cercle. On se serait attendu du moins à le trouver dans leurs appareils de locomotion. A ce propos, il est

RESUME. — Le narrateur et son compagnon sont bloqués dans une cave par la chute d'un cylindre marsien. Ils observent sans être vus les préparatifs de combat dont la fosse est le théâtre.

curieux de remarquer que, même ici-bas, la nature paraît avoir dédaigné la roue ou qu'elle lui ait préféré d'autres moyens. Non seulement les Marsiens ne connaissaient pas la roue — ce qui est incroyable — ou s'abstenaient de l'employer, mais même ils se servaient singulièrement peu, dans leurs appareils, du pivot fixe ou du pivot mobile avec des mouvements circulaires dans un seul plan. Presque tous les joints de leurs mécanismes présentent un système compliqué de coulisses se mouvant sur de petits appuis et des coussinets de friction superbement courbés. Pendant que nous en sommes à ces détails, remarquons que leurs leviers très longs étaient, dans la plupart des cas, actionnés par une sorte de musculature composée de disques enfermés dans une gaine élastique. Si l'on faisait passer à travers ces disques un courant électrique, ils étaient polarisés et assemblés étroitement et puissamment. De cette façon était atteint ce curieux parallélisme avec les mouvements animaux qui était chez eux si surprenant et si troublant pour l'observateur humain. Des muscles du même genre abondaient dans les membres de la machine que je vis en train de décharger le cylindre, lorsque je regardai la première fois par la fente. Elle semblait infiniment plus animée que les réels Marsiens, gisant plus loin en plein soleil, haletant, agitant vainement leurs tentacules, et se remuant avec de pénibles efforts, après leur immense voyage à travers l'espace.



C'était là la cause des battements réguliers...

Tandis que j'observais encore leurs mouvements affaiblis et que je notais chaque étrange détail de leur forme, le vieillard me rappela soudain sa présence en me tirant violemment par le bras. Je tournai la tête pour voir une figure renfrognée et des lèvres silencieuses mais éloquentes. Il voulait aussi regarder par la fente devant laquelle on ne pouvait se mettre plus d'un à la fois et je dus, tandis que le vieillard jouissait de ce privilège, interrompre pendant un moment mes observations.

Quand je revins à mon poste, l'active machine avait déjà assemblé plusieurs des pièces qu'elle avait retirées du cylindre et le nouvel appareil qu'elle construisait prenait une forme d'une ressemblance évidente avec la sienne; vers le bas à gauche se voyait maintenant un petit mécanisme qui lançait des jets de vapeur verte en tournant autour du trou, fort occupé à régulariser l'ouverture, creusant, extrayant et entassant la terre avec méthode et discernement. C'était là la cause des battements réguliers et des chocs rythmiques qui avait fait pendant longtemps trembler notre refuge. Tout en travaillant, il faisait entendre une sorte de sifflement incessant. Autant que je pus m'en rendre compte, la machine allait seule, sans être nullement dirigée par un Marsien.

III

LES JOURS D'EMPRISONNEMENT

L'arrivée d'une seconde machine de combat nous fit abandonner notre lucarne pour nous retirer dans la laverie, car nous avions peur que, de sa hauteur, le Marsien pût nous apercevoir derrière notre barrière. Plus tard, nous nous sentîmes moins en danger d'être découverts, car, pour des yeux éblouis par l'éclat du soleil, notre refuge devait sembler un impénétrable trou de ténèbres; mais tout d'abord au moindre mouvement d'approche, nous regagnions en hâte la laverie, le cœur battant à tout rompre. Cependant, malgré le danger effrayant que nous courions, notre curiosité était irrésistible. Je me rappelle maintenant, avec une sorte d'étonnement, qu'en dépit du danger infini où nous étions de mourir de faim ou d'une mort plus terrible encore, nous nous disputions durement l'horrible privilège de voir ce qui se passait à l'extérieur. Nous traversions la cuisine à une allure grotesque, entre la précipitation et la crainte de faire du bruit, nous poussant, nous bousculant et nous frappant, à deux doigts de la mort.

Le fait est que nous avions des dispositions et des habitudes de penser et d'agir absolument incompatibles; le danger et l'isolement dans lesquels nous étions accentuaient encore cette incompatibilité. A Halliford, j'avais pris en haine les simagrées et les exclamations inutiles, la stupide rigidité d'esprit du vieillard, Ses murmures et ses monologues interminables gênaient les efforts que je faisais pour réfléchir et combiner quelque projet de fuite, et j'en arrivais parfois, de ne pouvoir y échapper, à un véritable

état d'exaspération. Il n'était pas plus qu'une femme, capable de se contenir. Pendant des heures entières, il se mettait à pleurer et je crois vraiment que jusqu'à la fin, cet enfant gâté de la vie pensa que ses larmes étaient en quelque manière efficaces. Il me fallait rester assis, dans les ténèbres, sans pouvoir, à cause de ses importunités, détacher de lui mon esprit. Il mangeait plus que moi et je lui disais en vain que notre seule chance de salut était de demeurer dans cette maison jusqu'à ce que les Marsiens en aient fini avec leur cylindre et que, dans cette attente probablement longue, le moment viendrait où nous manquerions de nourriture. Il mangeait et il buvait par accès, faisant ainsi de gros repas à de longs intervalles, et il dormait fort peu.

A mesure que les jours passaient, sa parfaite insouciance de toute précaution augmenta tellement notre détresse et notre danger que je dus, si dur que cela fût pour moi, recourir à des menaces et finalement à des voies de fait. Cela le mit à la raison pendant un certain temps. Mais c'était une de ces faibles créatures, toutes de souplesse rusée, qui n'osent regarder en face ni Dieu ni l'homme, pas même s'affronter soi-même, âmes dépourvues de fierté, timorées, anémiques, haïssables.

Il m'est infiniment désagréable de me rappeler et de relater ces choses, mais je le fais quand même pour qu'il ne manque rien à mon récit. Ceux qui n'ont pas connu ces sombres et terribles aspects de la vie blâmeront assez facilement ma brutalité, mon accès de fureur dans la tragédie finale; car ils savent mieux que personne ce qui est mal, et non ce qui devient possible pour un homme torturé. Mais ceux qui ont traversé les mêmes ténèbres, qui sont descendus au fond des choses, ceux-là auront une charité plus large.

Tandis que dans notre refuge nous nous disputions à voix basse, en une obscure et vague contestation de murmures, nous arrachant la nourriture et la boisson, nous tordant les mains et nous frappant, au dehors, sous l'impitoyable soleil de ce terrible juin, était l'étrange merveille, la surprenante activité des Marsiens dans leur fosse. Je reviens maintenant à mes premières expériences. Après un long délai, je m'aventurai à la lucarne et je m'aperçus que les nouveaux venus étaient renforcés maintenant par les occupants de trois des machines de combat. Ces derniers avaient apporté avec eux certains appareils inconnus qui étaient disposés méthodiquement autour du cylindre. La seconde Machine à Mains était maintenant achevée et elle était fort occupée à manier un des nouveaux appareils que l'une des grandes machines avait apportés. C'était un objet ayant la forme d'un de ces grands bidons dans lesquels on transporte du lait, au-dessus duquel oscillait un récipient en forme de poire, d'où s'échappait un filet de poudre blanche qui tombait au-dessous dans un bassin circulaire.

Le mouvement oscillatoire était imprimé à cet objet par l'un des tentacules de la Machine à Mains. Avec deux appendices spatulés, la machine extrayait de l'argile qu'elle versait dans un récipient supérieur, tandis qu'avec un autre bras elle ouvrait régulièrement une porte et ôtait, de la partie moyenne de la machine, des scories roussies et noires. Un autre tentacule métallique dirigeait la poudre du bassin au long canal à côtes, vers un récepteur qui était caché à ma vue par un monticule de poussière bleuâtre. De cet invisible récepteur montait verticalement, dans l'air tranquille, un mince filet de fumée verte. Pendant que je regardais, la machine, avec un faible tintement musical, étendit à la façon d'un télescope, un tentacule, qui, simple saillie du moment précédent, s'allongea jusqu'à ce que son extrémité eût disparu derrière le tas d'argile. Une seconde d'après, il soulevait une barre d'aluminium blanc pas encore terni et d'une clarté éblouissante, et la déposait sur une pile de barres identiques déposées au bord de la fosse. Entre le moment où le soleil se coucha et celui où parurent les étoiles, cette habile machine dut fabriquer plus d'une centaine de ces barres et le tas de poussière bleuâtre s'éleva peu à peu, jusqu'à ce qu'il eût atteint le rebord du talus.

Le contraste entre les mouvements rapides et compliqués de ces appareils et l'inertie gauche et haletante de ceux qui les dirigeaient étaient des plus vifs, et pendant plusieurs jours je dus me répéter, sans parvenir à le croire, que ces derniers étaient réellement des êtres vivants.



Nous menaçant à voix basse...

Cette nuit-là, j'essayai en vain, bien que j'eusse conscience de la nécessité urgente d'agir, d'échafauder un plan d'évasion; mais le second jour, il me fut possible d'envisager avec lucidité notre position. Le vieillard, je m'en aperçus bien, était complètement incapable de donner un avis utile; ces étranges terreurs lui avaient enlevé toute raison et toute réflexion et il n'était plus capable que de suivre son premier mouvement. Il était en réalité descendu au niveau de l'animal. Mais néanmoins je me résolus à en finir, et à mesure que j'examinai les faits, je m'aperçus que, si terrible que pût être notre situation, il n'y avait encore aucune raison de désespérer absolument. Notre principale chance était que les Marsiens ne fissent de leur fosse qu'un campement temporaire; au cas même où ils le conserveraient d'une façon permanente, ils ne croiraient probablement pas nécessaire de le garder et nous avions quand même là une chance d'échapper. Je pesai soigneusement aussi la possibilité de creuser une voie souterraine dans la direction opposée au cylindre; mais les chances d'aller sortir à portée de vue des machines de combat en sentinelle semblèrent d'abord trop nombreuses. Il m'aurait, d'ailleurs, fallu faire tout le travail moi-même, car le vieillard ne pouvait m'être d'aucun secours. J'allai dans la laverie, enlevai la porte et me mis à creuser plusieurs heures de suite avec ma hachette, faisant le moins de bruit possible; mais quand j'eus réussi à faire un trou profond d'une couple de pieds, la terre fraîchement entassée contre la maison s'écroula bruyamment et je n'osai pas continuer. Je perdis courage et demeurai étendu sur le sol pendant longtemps, n'ayant même plus l'idée de bouger. Après cela, j'abandonnai définitivement l'idée d'échapper par une tranchée.

Ce n'est pas un mince témoignage en faveur de la puissance des Marsiens que de dire qu'ils m'avaient fait, dès le premier abord, une impression telle que je n'entretins guère l'espoir de nous voir délivrés par un effort humain qui les détruirait. Mais la quatrième ou la cinquième nuit, j'entendis un bruit sourd comme celui que produiraient de grosses pièces d'artillerie.

C'était très tard dans la nuit et la lune brillait d'un vif éclat. Les Marsiens avaient emporté ailleurs la machine à creuser et ils avaient déserté l'endroit, ne laissant qu'une machine de combat au haut du talus opposé et une Machine à Mains qui, sans que je pusse la voir, était à l'œuvre dans un coin de la fosse immédiatement au-dessous de la lucarne. A part le pâle scintillement de la Machine à Mains, des bandes et des taches de clair de lune blanc, la fosse était dans l'obscurité et de même absolument tranquille, hormis le cliquetis de la machine. La nuit était belle et sereine; une planète tentait de scintiller, mais la lune semblait avoir pour elle seule le ciel. Un chien hurla et c'est ce bruit familier qui me fit écouter. Alors, j'entendis distinctement de sourdes détonations, comme si de gros canons avaient fait feu. J'en comptai six très nettes, et après un long intervalle, six autres. Et ce fut tout.

IV

LA MORT DU VIEILLARD

Le sixième jour, j'occupai pour la dernière fois notre poste d'observation où bientôt je me trouvai seul. Au lieu de rester comme d'habitude auprès de moi et de me disputer la lucarne, le vieillard était retourné dans la laverie. Une pensée soudaine me frappa. Vivement et sans bruit je traversai la cuisine : dans l'obscurité je l'entendis qui buvait. J'étendis le bras et mes doigts saisirent une bouteille de vin.

Il y eut, dans les ténèbres, une lutte qui dura quelques instants. La bouteille tomba et se brisa. Je lachai prise et me relevai. Nous restâmes immobiles, palpitants, nous menaçant à voix basse. A la fin, je me plantai entre lui et la nourriture, lui faisant part de ma résolution d'établir une discipline. Je divisai les provisions de l'office en rations qui devaient durer dix jours. Je ne voulus pas le laisser manger plus ce jour-là. Dans l'après-midi, il tenta de s'emparer de quelque ration; je m'étais assoupi, mais à ce moment je m'éveillai. Pendant tout un jour nous demeurâmes face à face, moi las, mais résolu, lui pleurnichant et se plaignant de la faim. Cela ne dura, j'en suis sûr, qu'un jour et qu'une nuit, mais il me sembla alors et il me semble encore maintenant, que ce fut une longueur interminable.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ


MILLE MILLIARDS DE MILLE MILLIONS DE MILLE SABORDS! OÙ RESTENT-ILS, CES OLIBRIUS?...

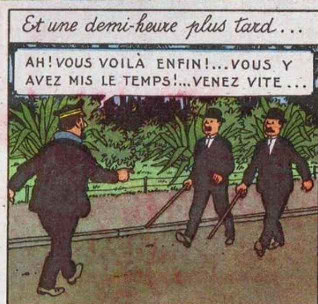

DRRRING
ALORS, TU Y VAS, TOI?...
AH! NON, JAMAIS DE LA VIE!... MOI JE DORS!...


DRRRING
COMMENT, TU DORS?...TU NE DORS PAS, PUISQUE TU PARLES!...
TU SAIS BIEN QUE JE PARLE TOUJOURS EN DORMANT!...


MILLE SABORDS DE TONNERRE DE BREST! EST-CE POUR AUJOURD'HUI OU POUR DEMAIN?...
C'EST BON, J'Y VAIS, MAIS LA PROCHAINE FOIS, TU IRAS TOI-MÊME!...
DRRING
DRRRING


ALLO?...ALLO, DUPONT?... ENFIN, CE N'EST PAS TROP TÔT!... ICI, LE CAPITAINE HADDOCK...


COMMENT?...QUI?...AH! OUI, LE CAPITAINE HADDOCK...JE... COMMENT?... TOURNESOL?... C'EST...OUI...BIEN...BON, NOUS ARRIVONS IMMÉDIATEMENT... OÙ CELA?... BIEN...


Et une demi-heure plus tard...
AH! VOUS VOILÀ ENFIN!... VOUS Y AVEZ MIS LE TEMPS!...VENEZ VITE...


VOILÀ PRÈS DE DEUX HEURES QUE JE L'AI QUITTÉ...POURVU, MILLE SABORDS! POURVU QU'IL NE LUI SOIT RIEN ARRIVÉ...

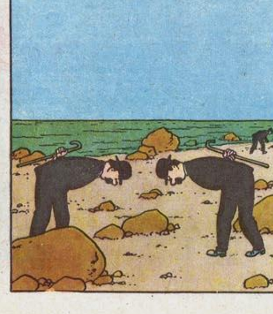

VOILÀ NOTRE BARQUE...C'EST ICI QUE J'AI LAISSÉ TINTIN...MAIS LUI, OÙ EST-IL?...


HELLO, TINTIN!...
TINTIN!...
TINTIN!...


INUTILE DE NOUS ÉGOSILLER DAVANTAGE; TINTIN A DISPARU: NOUS RENTRONS...
JE DIRAIS MÊME PLUS: NOUS RENTRONS!...
!


COMMENT, VOUS RENTREZ!...TINTIN A DISPARU ET TOUT CE QUE VOUS TROUVEZ À DIRE, C'EST: "NOUS RENTRONS"!...IL S'AGIT DE LE RETROUVER, ESPÈCES D'EMPLÂTRES!... ALLONS, CHERCHONS!...
AU FAIT...


AUTANT CHERCHER UNE AIGUILLE DANS UNE BOTTE DE FOIN!...
JE DIRAIS MÊME PLUS: AUTANT CHERCHER UNE AIGUILLE DANS UNE FOTTE DE BOIN!...




ICI, DES TRACES DE PAS!...
HERGÉ


TU NE POUVAIS PAS FAIRE ATTENTION, NON?...
ET TOI, TU NE POUVAIS PAS REGARDER DEVANT TOI, HEIN?...

(A suivre.)



(Suite et fin.)

Avant de partir pour la Mecque, Ali Cogia dépose chez un de ses amis un vase rempli de pièces d'or sur lequel il a disposé une couche d'olives et qu'il a bouché avec soin. Lorsqu'il revient à Bagdad, 7 ans plus tard, il trouve dans son vase, à la place des pièces d'or, des olives de l'année. Indigné, Ali Cogia attrait son infidèle ami en justice, mais le manque de preuve lui fait perdre son procès. Il adresse alors un placet au calife qui lui accorde une audience pour le lendemain.

Le soir venu, le Calife et son grand Vizir, tous deux déguisés, se promènent par la ville. Soudain, le prince entend du bruit...



Il pressa le pas et arriva à une porte qui donnait entrée dans une cour où dix ou douze enfants jouaient au clair de lune; de quoi il s'aperçut en regardant par une fente.

Curieux de savoir à quel jeu jouaient ces enfants, le calife s'assit sur un banc de pierre et, comme il continuait de regarder par la fente, il entendit qu'un des enfants, le plus vif et le plus éveillé de tous, dit aux autres : « Jouons au cadi. Amenez-moi Ali Cogia et le marchand qui lui a volé mille pièces d'or. »

A ces paroles de l'enfant, la calife se souvint du placet qui lui avait été présenté. Cela lui fit redoubler d'attention pour voir quel serait le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia faisait grand bruit dans la ville de Bagdad, les autres enfants acceptèrent la proposition avec joie et convinrent du personnage qu'ils devaient jouer. Personne ne refusa à celui qui s'était offert de faire le cadi, d'en représenter le rôle.

Quand il eut pris séance et qu'on lui eut présenté Ali Cogia et le marchand, le feint cadi interrogea le plaignant.

— Que demandez-vous, lui dit-il, au marchand que voilà ?

Le feint Ali Cogia exposa son fait. Après quoi, le feint cadi se tourna vers le feint marchand et lui demanda pourquoi il ne rendait pas à Ali Cogia la somme que celui-ci lui demandait.

Le feint marchand allègua les mêmes raisons que le véritable avait alléguées devant le tribunal, et demanda même qu'on lui déférât le serment.

— N'allons pas si vite, reprit le feint cadi. Avant d'en venir là, je serais bien aise de voir ce vase d'olives.

Ali Cogia disparut un instant et rapporta le vase.

— Voici de belles olives, dit le feint cadi. Que j'en goûte !

Il fit semblant d'en prendre une et d'en goûter, et il ajouta :

— Elles sont excellentes. Mais, continua-t-il, il me semble que des olives gardées pendant sept ans ne devraient pas être aussi bonnes. Qu'on fasse venir des marchands d'olives et qu'ils voient ce qui en est.

Deux enfants lui furent présentés en qualité de marchands.

— Dites-moi, reprit le feint cadi, savez-vous combien de temps des olives accomodées par des gens qui s'y entendent peuvent se conserver bonnes à manger ?

— Seigneur, répondirent les feints marchands, quoi que l'on entreprenne pour les garder, elle ne valent plus rien la troisième année.

— Si cela est, dit le feint cadi, voyez le vase que voilà et dites-moi combien il y a de temps qu'on a mis les olives qui y sont.

Les marchands firent semblant d'examiner les fruits et d'en goûter. Puis ils témoignèrent au cadi qu'elles étaient récentes et bonnes.

— Vous vous trompez, reprit le feint cadi, voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a mises dans le vase il y a sept ans.

— Seigneurs, répartirent les feints marchands, ce que nous pouvons vous assurer, c'est que ces olives sont de cette année. Et nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous.

Le feint marchand, accusé par cette déclaration, voulut ouvrir la bouche, mais le cadi ne lui en donna pas le temps.

— Tais-toi, dit-il, tu es un voleur. Qu'on le pende !

On ne peut exprimer combien le calife Haroun-al-Raschid admira la sagesse et l'esprit de l'enfant qui venait de rendre un jugement si sage sur l'affaire qui devait être plaidée devant lui le lendemain. Il demanda à son grand vizir ce qu'il en pensait.

— Monseigneur, répondit Giafar, on ne peut être plus surpris que je ne le suis d'une si grande sagesse dans un âge si peu avancé.

Le lendemain, le calife ordonna qu'on aille chercher l'enfant. Et lorsque le feint cadi fut devant lui :

— Venez mon fils, dit-il, approchez. Est-ce vous qui jugiez, hier, l'affaire d'Ali Cogia et du marchand qui lui a volé son or ? Je vous ai vu et je vous ai entendu. Je suis bien content de vous.

L'enfant ne se déconcerta pas. Il répondit modestement que c'était lui.

— Mon fils, repris le prince, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia et le véritable marchand. Venez vous asseoir auprès de moi.

Alors, le calife prit l'enfant par la main, monta et s'assit sur son trône. Et quand il l'eut fait asseoir près de lui, il demanda où étaient les parties. On les fit avancer et on les lui nomma, pendant qu'ils se prosternaient et qu'ils frappaient de leur front le tapis qui couvrait le trône.

— Plaidez chacun votre cause, leur dit le calife. L'enfant que voici vous écoutera et vous fera justice. Et s'il y manque en quelque chose, j'y suppléerai.

Ali Cogia et le marchand parlèrent l'un après l'autre. Et quand le marchand vint à demander de faire le même serment qu'il avait fait dans son premier jugement, l'enfant lui dit qu'il n'était pas encore temps, et qu'auparavant il était à propos de voir le vase d'olives.

A ces paroles, Ali Cogia présenta le vase, le posa au pied du calife et le découvrit. Le calife regarda les olives, et il en prit une dont il goûta. Le vase fut donné à examiner aux marchands experts qui avaient été appelés; et leur rapport fut que les olives étaient bonnes et de l'année. L'enfant leur dit qu'Ali Cogia assurait les y avoir mises, il y avait sept ans. A quoi, ils firent la même réponse que les feints marchands de la veille.

Quoique le marchand accusé vit bien que les marchands experts venaient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas néanmoins de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier. Mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre. Il regarda le calife.

— Monseigneur, dit-il, ceci n'est pas un jeu. C'est à vous qu'il appartient de condamner à mort sérieusement et non à moi qui ne le fis hier que pour rire.

Le calife instruit pleinement de la mauvaise fois du marchand l'abandonna aux ministres de la justice. Les mille pièces d'or furent restituées à Ali Cogia. Enfin, le monarque plein de justice et d'équité après avoir averti le cadi qui avait rendu le premier jugement, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa son jeune ami et le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

FIN



le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

GUILLAUME TELL

LA Suisse, comme notre pays, a subi autrefois, la domination étrangère. Elle vécut de bien tristes jours sous la férule du tyran Gessler. Celui-ci avait fait placer, sur le haut d'une longue perche, un chapeau que devaient saluer tous les passants, en signe de soumission. Cela se passait à Altdorf, ville sise non loin du lac des 4 Cantons. Le défenseur le plus énergique de la liberté helvétique, Guillaume Tell, refusa de se soumettre à cette injonction et fut ainsi accusé de désobéissance par les satellites de Gessler. Celui-ci, furieux, condamna le réfractaire à abattre d'une flèche une pomme placée sur la tête de son propre fils; Guillaume passait, en effet, pour être le meilleur archer du pays. Malgré le danger, il accepta le défi et il réussit à percer la pomme sans blesser l'enfant. Il eut, heureusement, plus tard, l'occasion de se venger du tyran. Il fut, un jour, chargé de faire traverser à celui-ci le lac des 4 Cantons dans une simple barque. Or, arrivé presque au rivage, il sauta brusquement sur le sol après avoir repoussé la barque d'un violent coup de pied. Alors, sans perdre de temps, il tua Gessler d'une flèche de son arc. Il avait ainsi libéré la Suisse de la lourde occupation dont elle avait si longtemps souffert. Une œuvre d'une rare beauté, du poète Schiller, célèbre cette histoire. Le compositeur Rossini en a fait un opéra remarquable. La Suisse a conservé le souvenir de cette légende par l'émission de plusieurs timbres. Citons le n° 129 qui représente un enfant tenant d'une main un arc et, de l'autre, une pomme traversée par une flèche, puis le n° 138 portant le buste de Guillaume Tell.

Fr. DEPIENNE.





☆ MELI-MELO ☆

LE SAVIEZ-VOUS ?...

DEPUIS que l'imprimerie est inventée, le plus gros succès d'édition, dans le monde entier, a été constitué par « Robinson Crusoé ». Il se trouva cependant 20 éditeurs pour refuser l'immortel chef-d'œuvre de Daniel De Foë. Le 21me consentit à le mettre sous presse... et fit fortune.



L'ON vient d'inventer le microcinéma, qui permet de filmer avec une scrupuleuse fidélité les méfaits des infiniment petits. Un court-métrage présenté dernièrement à Paris montre comment un microbe dangereux s'était introduit dans une goutte du sang humain. Heureusement le globule blanc veillait !... On le vit s'approcher du microbe — un minuscule bâtonnet noir, — l'envelopper traitreusement, le digérer dans sa masse fluide et puis en rejeter la peau à l'extérieur sous la forme d'un mince sac vide... Durant toute notre existence, nous sommes ainsi protégés par ces microscopiques soldats, qui finissent d'ailleurs par mourir à la tâche. Les cadavres accumulés de globules blancs, gavés de microbes, forment le pus qui s'amasse autour des plaies.



NOS PETITS PROBLÈMES

VOUS vous trouvez isolé sur une île de forme allongée, dont les alentours sont infestés de requins. Vous n'avez pas de barque. Le feu prend à l'extrémité Ouest de l'île et le vent souffle d'Ouest en Est. Toute l'île menace d'être en flammes. Que faire pour échapper au feu, la fuite par mer étant impossible ?

La solution de ce petit problème paraîtra dans le prochain n° de « Tintin ».



Solution du problème de l'escargot :

L'escargot aura atteint le sommet du mur en 28 jours, à raison de 1 m. par jour pendant 27 jours et de 3 m. le dernier jour.

notre GRAND CONCOURS

NOUS en arrivons aujourd'hui, chers amis, aux résultats de la troisième épreuve.

Il s'agissait, comme vous vous le rappelez, de trouver les expressions courantes illustrées par un groupe de 9 dessins.

Le problème était moins facile qu'il n'y paraissait au premier abord, mais il faut de bien grandes difficultés pour effrayer nos amis. (Nous nous en sommes déjà rendu compte depuis longtemps !) Ils y ont répondu avec une justesse devant laquelle nous nous inclinons bien bas. Qu'ils veuillent bien accepter, ici, les félicitations chaleureuses que mérite leur sagacité.

Ceci dit, nous vous donnons, ci-dessous et dans l'ordre, les 9 expressions qu'il fallait reconstituer.

1. Tenir la jambe à quelqu'un.
2. Passer sur le corps de quelqu'un.
3. Prendre une veste.
4. Jeter les yeux (sur un livre).
5. Tirer les vers du nez.
6. Brûler la chandelle par les deux bouts.
7. Tirer le diable par la queue.
8. Vivre sur un grand pied.
9. Mener par le bout du nez.

Il est bien arrivé à quelques-uns d'entre vous « d'accrocher » à la 2me et surtout à la 8me expression, mais dans l'ensemble, nous le répétons, vos réponses ont dépassé de loin nos prévisions les plus optimistes.

Quant à la deuxième question, il n'y a virtuellement personne qui n'y ait répondu avec exactitude. Vous avez presque tous découvert que celui de vos amis, qui manquait dans l'illustration de couverture du « Tintin » n° 14, était le bon, le fidèle, le sympathique MILOU. La première question était côtée sur 36 points (4 points par expression) et la deuxième sur 4 points, soit 40 points en tout pour l'épreuve.

Cette troisième partie du concours nous a valu un courrier aussi volumineux que les deux précédents. Devant le nombre des solutions exactes, il nous est malheureusement impossible de publier ici la liste de tous les heureux gagnants. Que nos amis s'en consolent. Lorsque paraîtra le classement général du concours, nous donnerons la liste complète des lauréats. Jeudi prochain, chers amis, vous trouverez, ici même, la solution de la quatrième épreuve.

Nous vous rappelons que le premier prix de notre Grand Concours est constitué par un poste de T. S. F. HOWARD, offert par les Usines STAAR à Bruxelles.



LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY





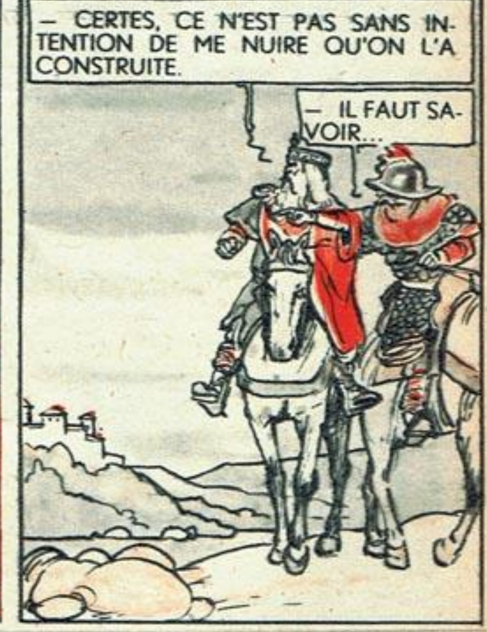






















LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK

Robert VANDE PUTTE, de Bruxelles, me demande : « Comment se fait-il que la mer avance et recule ? »

Ce phénomène étonnant intrigue, à juste titre, beaucoup de nos amis, je vais tâcher de le leur expliquer clairement.

Voulez-vous faire d'abord une petite expérience ? Vous avez devant vous un verre d'eau bien calme. Approchez doucement votre doigt de sa surface; lorsqu'il sera près de la toucher, vous aurez la surprise de voir l'eau s'élancer vers lui, comme s'il l'attirait. Vous avez là une preuve de l'attirance des corps. Cette attirance est trop faible pour se manifester sur des objets solides, mais les fluides, comme l'eau, y sont beaucoup plus sensibles.

La terre, dans l'espace, est également soumise à l'attirance des autres astres, mais dans des proportions très différentes. Plus les astres sont gros, plus ils ont d'attirance; par contre, plus ils sont éloignés, moins ils attirent. Et ce qui est remarquable, c'est que si cette attirance augmente avec le volume, elle diminue beaucoup, beaucoup plus, avec l'éloignement.

En pratique, les deux astres dont l'attirance se fait le plus sentir sur la terre, sont le Soleil et la Lune. Celui-là est beaucoup plus gros que celle-ci; mais il est également beaucoup plus éloigné. De sorte que de savants calculs, que vous apprendrez plus tard à faire vous-mêmes, montrent que l'attirance de la Lune est finalement prépondérante en ce qui concerne la terre.

Voyons maintenant quel va être le résultat pratique de ce que je viens de vous exposer : pour celà, je vous propose une seconde petite expérience.

Prenez une balle en caoutchouc souple, et pressez-la fortement entre les paumes de vos mains. Que se passe-t-il ? La balle s'aplatit sous votre effort, et dans le sens de votre effort. Par contre, elle s'élargit dans l'autre sens. C'est très facile à constater. Relâchez votre effort; la balle redevient ronde; les côtés aplatis s'écartent, mais en même temps, les autres se rapprochent. Maintenant, supposez que vous puissiez, au contraire, tirer fortement vers l'extérieur, les points que vous comprimiez tout-à-l'heure, avec des ficelles par exemple. Que se passerait-il ? La balle s'allongerait comme un œuf; mais en même temps, dans l'autre sens, sa grosseur diminuerait. Il vous est même possible de triturer votre balle d'une façon irrégulière, en appuyant en des points divers qui ne sont pas opposés, et vous verrez qu'un aplatissement est toujours compensé par un grossissement à un autre endroit.

Ces efforts grâce auxquels vous avez déformé votre balle représentent assez bien ceux qu'imposent à la Terre, un peu le Soleil, et beaucoup la Lune. La masse générale de la Terre n'étant pas élastique, n'allez surtout pas croire qu'elle se déforme... En revanche, notre globe terrestre est recouvert en grande partie d'un liquide essentiellement souple et déformable, l'eau, qui forme les mers et les océans; et notre première expérience nous a montré combien cette eau est sensible à l'attirance des corps. C'est donc cette masse considérable d'eau qui va être déformée comme le caoutchouc de votre balle.

Quand l'eau se soulève au milieu d'un océan, il est normal qu'elle baisse sur ses côtes; sur les plages en pentes douces, on la voit s'éloigner. Dès que la position de la Lune aura changé suffisamment pour que le milieu de cet océan s'abaisse, ses bords remonteront et l'eau recouvrira les plages.

Ce phénomène que je viens de vous expliquer s'appelle la MAREE. C'est l'un des plus importants et les officiers de marine doivent le connaître à fond.

Quand à vous, il vous suffit d'en apprendre les principaux effets. Par exemple, la différence de hauteur de l'eau dans un port, entre la **marée haute** et la **marée basse**, peut être très importante de sorte que certaines passes peuvent être praticables à marée haute, tandis qu'à marée basse les bateaux toucheraient le fond.

Vous avez tous compris, en regardant votre balle, que lorsque la mer est haute en un point de l'océan, elle doit être basse en un autre. Pratiquement, il y a très peu d'endroits sur la Terre où la marée soit haute dans le même temps, exactement.

D'autre part, les mers fermées et relativement peu vastes, comme la Méditerranée, sont moins sensibles à ce phénomène, et la différence de niveau due à la marée n'y est que de quelques centimètres; c'est pourquoi, si vous êtes déjà allés à Nice, vous avez été surpris de ne pas voir la mer se retirer.

Enfin, vous comprendrez également que ces mouvements des océans créent fatalement des courants en sens divers, qui ont une grande importance pour la navigation.

Les patientes observations faites depuis plusieurs siècles sur les différents mouvements des mers, et consignés par les savants, permettent actuellement aux officiers de marine de connaître exactement la profondeur de la mer en tous points et à tous instants.

★

MAURICE VALIN, Bruxelles. — Tu as parfaitement raison : une erreur de composition s'est glissée dans le texte accompagnant le dessin de la « SANTA MARIA » (n° 3); je vois que tu profites bien de mes ENTRETIENS ! Ce navire portait, en effet, quatre voiles « carrées » et *une* voile « latine ».

J.-M. WATELET, Uccle. — Lis bien attentivement mes ENTRETIENS... tu trouveras dans le « TINTIN » du 19 décembre, l'explication que tu me demandes.

GERMAUX à Nivelles. — Il y a des maisons spécialisées. A Bruxelles, en particulier.

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE

HERGÉ

Galère « LA REALE ». — Cette galère de la fin du XVIIe siècle était un bâtiment d'environ 300 tonneaux, de 46 mètres de long sur 5 mètres 80 de large, avec un tirant d'eau de 2 m. 35. Vingt à vingt-quatre avirons de chaque côté, actionnés chacun par quatre ou cinq rameurs, lui donnaient une vitesse d'environ 4 nœuds, soit 7 kilomètres à l'heure. Comme armement, elle disposait de 5 canons à l'avant. « LA REALE » était la galère réservée au Roi et aux grands personnages.

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC

































(A suivre.)



CE QUE L'ON SAIT DE L'ATLANTIDE

De tous les noms du vocabulaire géographique universel, l'Atlantide est peut-être celui qui parle le mieux à l'imagination. Plusieurs romanciers fascinés par les mirages de cette terre fabuleuse, ont écrit sur elle des romans que le public s'est arrachés. Des poètes, des philosophes, des savants même, ont consacré à l'île fameuse de fort beaux ouvrages d'une haute valeur scientifique. En bref, depuis plus de 2.000 ans, ce problème passionne le monde entier.

Peut-on affirmer aujourd'hui que l'Atlantide a existé ? Avant d'entamer ce sujet délicat, voyons ensemble ce qu'en dit Platon, le grand philosophe grec. On trouve dans le « Timée », le passage suivant :

« Il y a 9.000 ans, l'on pouvait traverser l'Océan Atlantide... Il y avait, devant ce passage que vous appelez les Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), une île plus grande que la Lybie et l'Asie réunies. Et dans cette île Atlantide, des rois avaient formé un empire grand et merveilleux... Mais il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes. En l'espace d'un jour et d'une nuit terribles, l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut... »

Dans un autre de ses ouvrages, Platon décrit l'Atlantide comme un pays riche et fertile, peuplé d'animaux domestiques et sauvages de toutes sortes, largement arrosé, produisant en abondance les plantes alimentaires et les fruits et recélant dans son sol les plus riches métaux.

Le palais des rois y avait une double enceinte de pierres blanches, noires et rouges, recouvertes d'étain, de cuivre et d'orichalque « couleur de feu ».

Le temple était revêtu d'or et d'argent. Dans la ville de *Poseidonis*, capitale de l'empire, des sources froides et chaudes, canalisées, dispensaient les eaux pour tous les besoins de la cité, puis se déversaient dans un bois sacré d'une grandeur et d'une beauté divines...

Les bassins du triple port rempli de trirèmes prêtes à l'appareillage, regorgeaient d'embarcations et de vaisseaux marchands venus de toutes les parties du monde...

De par sa situation géographique, l'île jouissait de nombreux avantages. De hautes montagnes la protégeaient des vents du Nord et le sol y était plus fécond que partout ailleurs dans le monde...

Tel est le prestigieux tableau que nous a laissé le grand écrivain grec de la terre des Atlantes.

Dans quelle mesure convient-il de prêter foi à son rapport ? L'existence historique de l'Atlantide a ses partisans convaincus et ses farouches détracteurs. Les uns et les autres disposent d'arguments sérieux. Il me semble, cependant, que les partisans du oui l'emportent sur leurs adversaires, à la fois par le nombre et la valeur de leurs raisons. Examinons-les :

Si l'Atlantide a existé, elle a dû se situer dans l'Océan Atlantique entre la partie renflée de l'Afrique du Nord et l'Amérique Centrale. Les Canaries, les Iles du Cap Vert et les Açores ne seraient donc aujourd'hui que les derniers vestiges, les seuls recoins de l'empire épargnés par l'effroyable cataclysme dont parle Platon.

Or, les zoologistes constatent entre la faune des Açores, de Madère, des Canaries, et du Cap Vert d'une part, et celle des Antilles et de l'Amérique Centrale d'autre part, des analogies surprenantes que l'on ne peut expliquer que par une relation continentale de ces différentes régions à une époque donnée de l'histoire.

Platon peuple l'Atlantide d'éléphants. Or c'est en Amérique que ces animaux ont fait leur apparition. Durant de très longs siècles, l'Ancien Monde les a complètement ignorés.

Pour parvenir jusqu'à celui-ci et donner à l'Afrique des descendants de leur famille, il a fallu qu'un pont les portât par dessus l'Océan actuel.

L'observation est la même pour les chevaux, dont toute la lignée prend naissance et évolue sur le Nouveau Monde, puis change d'hémisphère, et finit même par disparaître complètement de son pays natal, jusqu'à ce que ses derniers représentants y soient ramenés par les conquérants espagnols du XVIme siècle.

Les botanistes, eux aussi, apportent leur contribution à la solution du problème.

« Prenons l'exemple du bananier », disent-ils. L'histoire de cette plante n'est explicable que par l'hypothèse atlantidienne.



Le bananier est connu dans l'Ancien Monde depuis la plus haute antiquité et l'on croit même que sa culture est antérieure à celle du blé. Aujourd'hui, si l'on en trouve encore à l'état spontané dans l'Extrême-Orient, les espèces cultivées y sont presque toujours stériles et l'on sait que la stérilité est la rançon d'une impitoyable sélection poussée en vue d'une exploitation utilitaire.

Or, à leur arrivée en Amérique, les Espagnols trouvèrent des bananiers au Pérou et au Mexique, alors que ces plantes n'existaient à l'état sauvage *nulle part* en Amérique. Le bananier a donc été importé. Mais par qui ? Et comment ? Il faut bien admettre jusqu'à preuve du contraire que ce fut par les Atlantes.

Passons maintenant au domaine océanographique. On sait que les anguilles de l'Europe actuelle font régulièrement un long et périlleux voyage jusqu'à la mer des Sargasses pour y accomplir leur ponte. Comment justifierait-on cette surprenante expédition sinon par le fait que ces poissons sont *les descendants de ceux qui peuplaient les rivières et les estuaires de la côte Nord-Ouest de l'Atlantide.* Lorsque cette île immense se fut effondrée, les anguilles ont continué de fréquenter leurs anciens lieux de ponte, en suivant, comme font toutes ces espèces migratrices, le lit des fleuves *en partie maintenant sous-marins.*

Il n'est jusqu'aux anthropologues qui ne disposent d'arguments de poids pour soutenir l'existence de l'Atlantide.

« Voyez, disent-ils, ce peuple Guanche, qui vivait encore aux Canaries, lors de la découverte de cette île. Que représente-t-il, sinon les descendants dégénérés des anciens Atlantes ? C'étaient des hommes de grande taille, à peau blanche, aux cheveux blonds, aux yeux clairs. Leur type ne correspond en rien à celui des races africaines aux mêmes latitudes. De plus, fait troublant, les Guanches ne connaissaient pas l'usage de la roue. Or, c'est là une caractéristique frappante des civilisations des Amérique Centrale et méridionale, que l'on croit issues de celle des Atlantes.

***

L'on n'arrivera peut-être jamais à prouver avec certitude que l'Atlantide a existé. Toutefois il est permis, dès à présent, de l'imaginer sans être considéré nécessairement comme un pauvre rêveur inoffensif ou un poète.

L'autorité de savants authentiques nous en a donné la possibilité et l'on ne trouve pas tous les jours, n'est-il pas vrai les amis, un aussi passionnant sujet de méditation !

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)

































(A suivre.)

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.